



LES SYNDICATS INTERNATIONAUX

Moins du tiers de la population active du Canada et des Etats-Unis est syndiquée. Au Canada, cela représente environ 2,9 millions de travailleurs, dont un peu plus de la moitié appartiennent à des syndicats internationaux, illustrant une fois de plus l'interdépendance qui caractérise les relations canado-américaines. Or, ces organismes ont tous leur siège aux Etats-Unis et leurs effectifs sont à 92% américains. Avec la montée du nationalisme canadien et la quête d'une plus grande indépendance économique et culturelle, les travailleurs canadiens exigent maintenant leurs propres syndicats indépendants ou une plus grande autonomie vis-à-vis des organisations syndicales à prédominance américaine.

PENDANT SIX JOURS TU TRAVILLERAS

Les Canadiens ont tenté dès le dix-huitième siècle d'améliorer leurs conditions de travail. Leur première grève remonte à 1794, quand un groupe de "coureurs des bois" voulut protester de la sorte contre les maigres salaires que leur versaient les compagnies de pelletterie. Saint John et Halifax avaient déjà des syndicats d'ouvriers qualifiés lorsqu'éclata la guerre de 1812. Québec eut son syndicat des imprimeurs en 1827 et Hamilton, en 1833. En ces temps-là, cependant, les syndicats avaient peu d'envergure et ne subsistaient pas longtemps, ce qui n'est guère surprenant quand on considère la mentalité de l'époque: le traitement des travailleurs ressemblait fort à l'esclavage, qui ne fut aboli qu'en 1840 dans l'empire britannique.

Le mouvement syndical canadien s'inspire largement de l'exemple britannique et américain. Parmi les nombreux gens de métier qualifiés qui ont immigré au Canada, les Britanniques en particulier ont apporté avec eux les traditions du syndicalisme né de la révolution industrielle.

APPROCHEZ, MON ENFANT

C'est en Angleterre qu'apparurent les premiers syndicats internationaux, comme l'*Amalgamated Society of Engineers*, qui ouvrit sa première filiale à Montréal en 1853. Le premier syndicat américain fut celui des fondeurs-mouleurs (*Iron Molders* - 1861), qui comptait des membres à Montréal, Hamilton, Toronto, London, et Brantford. Dès cette époque, des liens syndicaux s'établirent entre les imprimeurs de part et d'autre de la frontière, de même qu'entre les employés de chemin de fer des deux pays.

Au Canada, les associations locales de travailleurs étaient fortement attirées par les syndicats internationaux des Etats-Unis, d'abord parce qu'ils avaient de l'argent, des membres, de la poigne surtout, et ensuite parce que l'adhésion permettait à la main-d'oeuvre, très mobile à l'époque, d'obtenir des emplois d'un côté comme de l'autre de la frontière. De Saint John à Victoria, dockers, ouvriers de chantier naval, employés de la construction et des services s'organisaient déjà à l'échelle locale. Avec l'adoption de la *Politique nationale* par le Parlement fédéral en 1879, et la mise en chantier du chemin de fer Canadien Pacifique,

l'industrie canadienne - tributaire des capitaux britanniques et américains - reçut son coup d'envoi et entraîna le syndicalisme dans son sillage.

AU SUD DE LA FRONTIERE

Dans l'Amérique coloniale, la main-d'oeuvre se recrutait pour une large part chez les esclaves et les gens de maison liés par contrat, puis chez ces hommes, femmes et enfants qui parcouraient le pays en vendant ici et là leur force de travail. L'apprenti passé maître dans son art pouvait s'établir à son propre compte car la demande était forte pour les artisans et les ouvriers d'expérience. Avec la croissance des villes, la main-d'oeuvre devint sédentaire et l'homme-orchestre fit place à l'entreprise moderne: la société industrielle était née. Comme au Canada, l'organisation syndicale eut au début un caractère local et temporaire, mais avec le développement des moyens de transports, les métiers commencèrent bientôt à s'organiser sur une base nationale.

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

En 1873, une dépression s'abattit sur le pays et la plupart des syndicats s'effondrèrent. Le chômage atteignit 20%, les salaires dégringolèrent, la journée de travail s'allongea... et l'activité syndicale reprit bientôt avec la formation des Chevaliers du Travail. D'un noyau initial de neuf ouvriers de la confection, de Philadelphie, les Chevaliers recrutèrent plus de 700.000 adhérents, dont 12.000 au Canada. Ce sont eux qui, les premiers, firent entrer dans l'organisation syndicale les non-qualifiés, hommes et femmes, jusque-là tenus à l'écart. Ils ne négligèrent pas pour autant les travailleurs qualifiés et tinrent souvent des assemblées mixtes. Ils s'opposaient en principe à la grève, mais en 1883, un de leurs syndicats, l'Union des télégraphistes (*United Telegraphers*), mena contre les grandes compagnies de télégraphe des deux pays la seule véritable grève internationale jamais vue en Amérique du Nord.

De nombreux syndicats de métier s'opposèrent aux Chevaliers et formèrent la *Federation of Organized Trades and Labour Unions* (FOOTALU) des Etats-Unis et du Canada, organisation mixte elle aussi, mais dont le pouvoir était aux mains des travailleurs qualifiés. L'échec des grèves, le manque de leadership et un conflit continu avec la FOOTALU amenèrent finalement le démantèlement des Chevaliers du Travail. Au cours de leur brève existence, ils avaient néanmoins révélé au monde toute la force de la solidarité ouvrière face au pouvoir industriel.

Les Chevaliers survécurent un peu plus longtemps au Canada, en particulier au Québec où ils avaient l'appui de l'Eglise catholique. On leur doit l'organisation des premiers conseils des métiers et du travail quand les non-qualifiés entrèrent à leur tour dans la vie syndicale. Le regroupement de ces conseils donna naissance, en 1883, à une centrale nationale représentant toute la force ouvrière du pays, le Congrès des métiers et du travail du Canada (CMTC)

J'Y SUIS, J'Y RESTE

AFL. C'est en 1886 que fut créée l'*American Federation of Labour*, bientôt rejointe par la FOOTALU et de nombreux autres syndicats nationaux. Première organisation syndicale permanente, l'AFL avait à sa tête un président à temps plein et rémunéré. Eventuellement, tous les syndicats s'y affilièrent, sauf les fraternités, dont les membres occupaient des emplois de service, dans le secteur ferroviaire par exemple.

CIO. Les techniques de production en série introduites par Henry Ford, la mécanisation des industries essentielles et le développement des communications engendrèrent un nouveau syndicalisme dit "d'industrie", par opposition au syndicalisme de métier. L'hostilité éclata dès le départ entre l'AFL et le nouveau *Congress of Industrial Organizations*, dont les membres étaient organisés par secteur d'activité. Un même syndicat regroupait, par exemple, les employés des trois grands de l'automobile, General Motors, Chrysler et Ford. L'AFL dut éventuellement se rendre à l'évidence que les temps avaient changé, et les deux centrales fusionnèrent en 1955.

AU NORD DE LA FRONTIERE

Avec l'appui du CMTC, l'AFL mena au Canada une vigoureuse campagne de recrutement sous la direction de son président américain, Sam Gompers. Les syndicats canadiens - même le CMTC - n'étaient pas de taille aux côtés d'une organisation aussi puissante. L'industrie américaine envahissait alors le Canada parce que la main-d'oeuvre y était bon marché. On parlait à l'époque de syndicalisme d'industrie, d'arbitrage obligatoire et de socialisme, et l'AFL devait aussi compter avec la concurrence des syndicats mixtes. En 1902, toutefois, elle était devenue assez forte pour évincer tous ses rivaux et créer son empire international en s'adjoignant les masses ouvrières canadiennes.

Elle brisa par contre l'unité des travailleurs canadiens, soulevant l'un contre l'autre l'Est conservateur, principalement l'Ontario, et l'Ouest encore indompté, où prenaient racine le socialisme et l'industrialisme. Les travailleurs canadiens-français, avec leur langue et leur culture différentes, étaient sans intérêt pour Gompers.

L'OUEST INSOU MIS

Les conditions de travail étaient pires à l'ouest. On était en plein boom et plus d'un million d'immigrants arrivaient, fuyant les bas quartiers industriels de l'Angleterre et les purges de l'Europe de l'Est, amenant avec eux la politique et le syndicalisme du prolétariat. Pendant la dépression qui suivit la Première Guerre, des éléments radicaux tentèrent d'organiser le "One Big Union" ("grand syndicat unique") et de se séparer du CMTC auquel ils reprochaient d'être sous la coupe de l'AFL.

Lors de la grande grève de Winnipeg en 1919, l'AFL, avec la bénédiction du CMTC, donna l'ordre à ses membres canadiens de jouer les briseurs de grève et interdit les grèves de solidarité dans d'autres régions du Canada. Quand la

grève prit fin, le radicalisme fut réprimé mais le militantisme demeura.

LES TROIS MOUSQUETAIRES...

De nouvelles organisations syndicales apparurent bientôt, dont la Confédération des travailleurs catholiques du Canada (CTCC), formée au Québec en 1921. Dominée par l'Eglise catholique et fortement nationaliste, elle prêchait contre le syndicalisme international et attira de nombreux travailleurs laissés pour compte par le CMTC et l'AFL. Ailleurs au pays, les syndicats évincés en 1902 se fédérèrent dans le Congrès pancanadien du travail (CPCT).

Comme aux Etats-Unis, l'avènement de la production en série commandait une nouvelle forme d'organisation syndicale, malgré la vive résistance de l'AFL et du CMTC, tous deux accrochés obstinément à la formule du regroupement par métiers. Les travailleurs canadiens entreprirent eux-mêmes de mettre sur pied leurs propres filiales du CIO, ce dernier étant trop occupé aux Etats-Unis pour prendre les choses en main; mais en 1937, après une grève fructueuse à l'usine GM d'Oshawa, il entra en scène et organisa tour à tour les travailleurs de l'acier, de l'automobile, du caoutchouc, des pâtes et papiers et de l'industrie électrique. Les adhérents affluèrent en grand nombre.

En 1939, le CIO fusionna avec le CPCT pour former le Congrès canadien du travail (CCT). Il y avait donc, en 1940, trois grandes centrales syndicales au Canada: le CMTC, conduite par l'AFL, le CCT, un peu plus autonome vis-à-vis de l'organisation mère (CIO), et la CTCC, cantonnée au Québec et dominée par l'Eglise catholique. Beaucoup plus tard, en 1960, cette dernière se transformera entièrement, rajeunira son image en coupant tous ses liens avec le clergé et sera rebaptisée Confédération des syndicats nationaux (CSN).

En 1939, le CIO fusionna avec le CPCT pour former le Congrès canadien du travail (CCT). Il y avait donc, en 1940, trois grandes centrales syndicales au Canada: le CMTC, conduite par l'AFL, le CCT, un peu plus autonome vis-à-vis de l'organisation mère (CIO), et la CTCC, cantonnée au Québec et dominée par l'Eglise catholique. Beaucoup plus tard, en 1960, cette dernière se transformera entièrement, rajeunira son image en coupant tous ses liens avec le clergé et sera rebaptisée Confédération des syndicats nationaux (CSN).

...ETAIENT QUATRE

A l'exemple de l'AFL-CIO, le CCT et le CMTC fusionnèrent en 1959 pour former le Congrès du travail du Canada (CTC). Ses dirigeants avaient espéré mettre sur pied un véritable organisme national, mais la CSN avait décliné leur offre d'adhésion parce qu'elle se méfiait de la tutelle américaine.

ECHANGE DE BONS PROCÉDES

Aux Etats-Unis, l'AFL-CIO a exercé une grande influence politique mais n'a appuyé aucun parti en particulier. Comme le préconisait le premier président de l'AFL, Samuel Gompers, qui disait en son temps: "Récompense tes amis et punis tes ennemis", le mot d'ordre du syndicalisme américain reste encore aujourd'hui la non-participation. Gompers avait sans doute raison de croire que les syndicats avaient leur place dans le système américain, que les travailleurs pouvaient défendre leurs intérêts économiques immédiats sans nécessairement menacer le système capitaliste. Chose certaine, les dirigeants des grandes centrales syndicales sont aujourd'hui considérés comme des hommes d'affaires à part entière et traitent d'égal à égal avec les chefs d'entreprise. Toujours axé sur le regroupement par métiers, le mouvement syndical américain ne vise plus autant l'expansion maintenant que les travailleurs des Etats-Unis sont en moyenne mieux payés que ceux de tout autre pays industriel.

Au Canada, le mouvement syndical n'a pas respecté cette politique de non-participation. Encouragé par le succès du Parti travailliste en Angleterre, le Congrès du travail du Canada s'est uni au CCF - parti travailliste qui venait de voir le jour dans l'ouest du pays - pour fonder le Nouveau Parti démocratique. Le CTC n'exerce qu'une influence limitée dans l'arène politique cependant, car la plupart des travailleurs canadiens restent fidèles aux vieux partis.